

DES MÉDECINS MARSEILLAIS AU SERVICE DE L'UNION LATINE : LA SECTION DE PROVENCE DE L'UMFIA (UNION MÉDICALE FRANCO-IBÉRO-AMÉRICAINNE).

L'histoire de *l'Union médicale franco-ibéro-américaine* (dite UMFIA) permet d'explorer l'un des chapitres des relations culturelles entre la France et l'Espagne. Née en tant que projet en 1912, fonctionnant en tant qu'association durant l'entre-deux-guerres, l'UMFIA entend regrouper l'élite médicale du monde latin en favorisant l'échange et la coopération scientifiques. En 1927, elle reçoit l'adhésion d'un groupe de médecins, marseillais pour la plupart, qui fondent ainsi la section de Provence de l'UMFIA, dont l'action sera ici analysée.

Cette étude se situera moins sur le terrain concret des actes de la pratique médicale, visant à soigner et protéger, que sur le terrain plus abstrait de l'échange d'idées, de la production du discours, de la transmission des savoirs. Au regard de ce que Marseille et sa région doivent à la recherche médicale conduite sur place et aux institutions hospitalières qui ont mis leur expérience au service de l'art de soigner, l'histoire de la filiale provençale de l'UMFIA apparaîtra comme bien peu de choses. Son importance n'en est pas moins significative de la volonté d'ouverture au monde des élites médicales locales, de leur capacité à s'insérer dans des réseaux fondés sur une identité partagée, à la fois professionnelle (médicale) et culturelle (latine et méditerranéenne). C'est en ce sens que cette expérience mérite d'être éclairée.

L'UMFIA : LA LATINITÉ MÉDICALE AU SERVICE DE LA PAIX

L'histoire de l'UMFIA se décline en deux phases que sépare la première guerre mondiale : au temps de la fondation, antérieure à 1914, succèdent la renaissance et le plein essor qui correspondent à l'entre-deux-guerres. La guerre constitue donc une césure chronologique fondamentale en même

temps qu'elle détermine en amont et en aval le contexte qui préside à la création de l'UMFIA.

Au début des années 1910, c'est en effet la montée des tensions internationales et l'affirmation de la puissance allemande, tant sur le plan politique et démographique, qu'économique et scientifique qui poussent à la fondation de l'UMFIA. Il s'agit alors de mobiliser la latinité (entendue comme l'ensemble des peuples de langue et de culture latines) contre la germanité; de fonder « une sorte d'alliance spirituelle »¹ qui ferait écho aux pactes défensifs conclus par les nations d'Europe, une espèce d'Entente cordiale, mais exclusivement médicale et latine, qui exclurait de ce fait la Grande-Bretagne. C'est donc très explicitement aussi contre la puissance anglo-saxonne que cette internationale médicale se constitue.

Au lendemain de la guerre, le déclin du vieux continent offre à l'UMFIA, qui renaît alors de ses cendres en 1919, une nouvelle raison de se mobiliser : il revient en effet selon elle au monde latin, en tant que berceau de la civilisation européenne, de faire renaître la splendeur passée et de préserver la paix. Ce messianisme qui est consubstantiel aux objectifs que se fixe l'UMFIA trouve donc une nouvelle justification dans la situation créée par le premier conflit mondial : une Europe en déclin, ébranlée dans ses certitudes par les horreurs de la guerre, dominée sur le plan géo-politique par la montée en puissance des Etats-Unis et confrontée sur son propre continent à l'expérience communiste. La mission qui incombe à l'UMFIA découle ainsi d'une vision manichéenne des rapports de force à l'échelle de l'Europe : parce qu'ils incarnent la Culture les peuples latins doivent s'opposer au matérialisme anglo-saxon, parce qu'ils incarnent la Civilisation, ils doivent lutter contre l'égalitarisme niveleur du socialisme révolutionnaire.

Culture et Civilisation sont en effet deux notions constitutives de cette latinité qui donne sa raison d'être à l'association et qui est ainsi définie en 1926 par le fondateur de l'UMFIA :

« Le caractère de cette latinité est bien moins un fait d'ethnographie, une existence réelle de races latines, qu'une question d'esprit et de génie, car il n'y a pas en réalité de races pures (...). Ce qu'il faut voir, ce n'est pas tant le sang des races latines que leur pensée, leur sentiment, leur volonté, leur génie : en un mot, ce qu'il faut voir, c'est ce qui domine dans l'ordre spirituel qui anime ensuite la matière et la force vivante des millions d'individus ; aussi y a-t-il au-dessus des races latines, le génie latin, la pensée latine, l'idéal latin² ».

1. Louis DARTIGUES, « L'Union médicale franco-ibéro-américaine. Son origine, son but, son œuvre, son avenir », dans *UMFIA, revue officielle de l'Union médicale franco-ibéro-américaine*, n° 1, janvier-février 1925, p 5.

2. Louis DARTIGUES, *Pour la splendeur latine*, Paris, 1934.

C'est donc une approche très culturelle de la latinité que défend l'UMFIA : la langue, la culture, une certaine façon d'être qui porte la marque de l'histoire, déterminent les contours d'une communauté supérieure que l'association aspire à fédérer en son sein. Si l'UMFIA n'est pas la seule à l'époque à se réclamer de l'idée latine (de l'école maurrassienne qui s'est constituée avant la guerre jusqu'à la *Ligue d'Union latine* fondée à la fin des années 1920 par Raoul Follereau), elle entend toutefois rester à l'écart de l'agitation de son temps. Ni par le public qu'elle vise, ni par le champ d'action qu'elle s'est tracé, l'UMFIA ne souhaite devenir en effet un mouvement de masse de nature politique. Elle reste au contraire très élitiste et très fermée, au sens où elle s'adresse aux seuls médecins. La figure du médecin réunit toutes les qualités nécessaires à la tâche prométhéenne qui lui est confiée de défendre les valeurs de la civilisation latine : doté d'une « haute culture » et d'une « formation scientifique »³ qui fait de lui un homme de progrès, il est en outre naturellement porté à lutter pour la paix. Ce groupe s'auto-définit donc très clairement comme une sorte d'avant-garde de la pensée et de la culture, une espèce supérieure, une aristocratie dont la prééminence serait donnée par l'exercice de la médecine. La pratique médicale sert en effet à délimiter très strictement les domaines de compétence de l'UMFIA, qui sont de : « favoriser l'esprit des voyages scientifiques, en invitant ses membres à aller faire des séjours d'études dans les villes universitaires (...) ; de développer intensément l'interéchange scientifique (...) au moyen de la parole, de la conférence, de la démonstration filmée, de l'exemple opératoire, et des Congrès, des Journées, des Expositions (...) ; d'intensifier la connaissance réciproque de la production scientifique imprimée »⁴.

Conçue comme un outil devant faciliter les échanges et la mobilité des étudiants et des praticiens, l'UMFIA entend également favoriser « la compréhension réciproque par l'étude, la diffusion, l'expansion des langues vivantes latines : espagnol, français »⁵.

C'est l'identité initiale de l'association qui explique cette sélection linguistique. L'UMFIA des origines porte en effet la marque du « triumvirat » - c'est l'expression qui est couramment employée - qui l'a fondée : parmi eux, deux Français, Louis Dartigues et A. Gaullieur d'Hardy et un Espagnol, Alberto Bandelac de Pariente. C'est de loin Louis Dartigues (1869-1940) qui a compté le plus : c'est lui qui prend l'initiative de la création de l'UMFIA en 1912 ; c'est lui encore qui en devient le président, fonction qu'il conserve jusqu'à son décès en 1940. Dartigues a gardé de ses origines toulousaines une certaine faconde méridionale ; c'est le type même du médecin mondain qui allie à la rigueur du scientifique la culture littéraire d'un homme pétri

3. Louis DARTIGUES, *Livre d'or et annuaire de l'UMFIA*, Paris, 1926, p 6.

4. *Livre d'or et annuaire de l'UMFIA*, op cit , p 7.

5. *Livre d'or et annuaire de l'UMFIA* , op cit p 6.

d'humanités, qui aime les envolées lyriques (il écrit beaucoup) et est un orateur brillant. C'est en même temps une célébrité du monde de la médecine : chirurgien et gynécologue, il a été chef de clinique gynécologique à la faculté, président de la Société de Médecine de Paris, président de la Société des Chirurgiens de Paris...

La personnalité des fondateurs, qui exercent dans la capitale, fait de l'UMFIA une association très parisienne : même Bandelac de Pariente y réside en tant que médecin attaché à l'ambassade d'Espagne en France. Sous l'impulsion de Dartigues et de Bandelac de Pariente, l'UMFIA connaît une rapide croissance dans les années 1920. Dès 1925, elle se dote d'une revue qui coordonne ses activités et donne la parole à ses membres ; en 1927, elle compte environ 3000 adhérents⁶ et plafonne au-delà à environ 4000. Cet accroissement s'explique en partie par l'intégration progressive de nouveaux pays. En 1925, les statuts de l'association sont révisés pour accueillir dans ses rangs médecins portugais et brésiliens ; l'assemblée générale du 25 février 1928 entérine en outre l'entrée de l'Italie, de la Roumanie, du Canada et de la Suisse romande au sein de l'UMFIA. Alors que la famille latine s'agrandit, l'association change de nom. Dès 1928, elle devient *l'Union médicale latine*, même si le terme d'UMFIA reste employé, notamment pour désigner la revue de l'association. Parallèlement à cet élargissement de l'horizon géographique, l'union médicale latine s'est agrégée toute une nébuleuse d'associations complémentaires : les *Amis de l'UMFIA*, la *Jeune UMFIA*, les *Dames de l'UMFIA*.

Au fil des années, l'union médicale latine connaît donc une expansion qui témoigne de sa vitalité en même temps que de sa faculté d'adaptation. L'UMFIA épouse ainsi les méandres de l'histoire politique tourmentée de l'entre-deux-guerres. Si l'on prend ainsi l'exemple de l'Espagne, la revue présente tour à tour sous un jour favorable le régime de Primo de Rivera (1923-1930), puis s'intéresse au devenir de la II^e République à partir de 1931, avant de rendre hommage à Franco au lendemain de sa victoire sur les Républicains en 1939. L'idéal même qu'elle défend apparaît également à géométrie variable. La relation exclusivement franco-espagnole des débuts constitue en effet un cadre étroit par rapport aux ambitions avouées de l'association qui vise à fédérer l'élite médicale du monde latin. L'intégration au sein de l'UMFIA de l'Italie témoigne ainsi que l'on peut difficilement définir l'espace de la latinité sans référence à l'Antiquité. Pourtant la présence du Canada et de la Suisse romande parmi les Etats-membres démontre qu'il s'agit d'une latinité détachée de la Méditerranée. La référence à la Méditerranée antique revient toutefois sans cesse dans les discours et conduit ainsi l'UMFIA à intégrer la Grèce dans le réseau de ses relations.

6. « La réunion plénière de l'UMFIA, 6 novembre 1926 », dans *UMFIA, revue officielle de L'Union médicale franco-ibéro-américaine*, n^o 13, janvier 1927, p. 8.

Ces données éclairent en fait les contradictions qui caractérisent la ligne de conduite de l'*Union médicale latine*. Ces contradictions éclatent au grand jour par exemple lorsque le projet rassembleur qui a été défini se heurte aux réalités de l'histoire : ainsi pendant la guerre d'Espagne, qui divise le corps médical démontrant qu'il est moins homogène que l'UMFIA ne le présuppose. De la même façon, les rapports que l'UMFIA entretient avec les régimes autoritaires méditerranéens (Portugal, Espagne) et avec l'Italie fasciste, sont souvent ambigus.

L'idée latine qu'elle défend est pourtant d'une autre espèce que celle que prônent les dictatures du sud de l'Europe : dans un cas en effet, il s'agit de construire un nouvel ordre politique, favorisant le repli sur les nationalismes ; dans l'autre, c'est au contraire une internationale médicale que l'on entend créer, une coopération de type scientifique et culturel, œuvrant en faveur de la paix. Néanmoins, dans les discours, l'association sort souvent de la neutralité politique qu'elle revendique en rendant ainsi hommage à Mussolini à plusieurs reprises. Le combat qu'elle poursuit enfin apparaît parfois déconnecté de la réalité. Dans les années 30, la rédaction de la revue se lance ainsi dans une vaste campagne visant à rétablir l'usage du latin comme langue scientifique.

C'est sur ce constat que l'on peut conclure ce développement. L'*Union médicale latine* est devenue durant l'entre-deux guerres une structure marquée par une extension géographique tentaculaire, qui fonctionne en vase clos comme une grande famille dont les membres – les umfistes – se reconnaissent au sigle que s'est donné l'association, et qui communient entre eux lors des rituels banquets de printemps et d'automne. Si l'UMFIA a répondu à ses objectifs – favoriser les rencontres entre médecins étrangers et français-, elle a aussi une vocation mondaine certaine. En ce sens, elle n'échappe pas à la règle de ces associations médicales dont le but est autant de favoriser l'échange scientifique que de renforcer la cohésion du corps par les pratiques de sociabilité. C'est cette logique justement qui rend compte de l'adhésion des médecins marseillais à l'UMFIA.

LA CONSTITUTION DE LA SECTION DE PROVENCE

La revue publiée par l'association permet de reconstituer les étapes de l'adhésion du corps médical provençal à l'*Union médicale latine*. Avant d'en examiner les modalités, il convient toutefois de présenter le statut des filiales ou sections provinciales de l'UMFIA. Jusqu'en 1928, elles jouissent d'une assez grande autonomie, y compris dans l'administration de leurs ressources⁷. En 1928, leur organisation est cependant redéfinie : disposant de moins d'auto-

7. Article 7 des statuts de l'UMFIA, *Livre d'or et annuaire de l'UMFIA*, op cit, p 141.

nomie notamment sur le plan financier, elles sont plus directement liées au conseil d'administration de l'association, qui siège à Paris. Rebaptisées « groupements régionaux », les filiales ou sections (que l'on continue à appeler ainsi) sont donc plus dépendantes qu'avant des organes centraux de direction⁸.

Avant 1927, date de la constitution de la section de Provence, les médecins umfistes de la région dépendaient d'un Comité régional du Midi – Sud Est qui regroupait Marseille, Nice et Montpellier. Ces comités régionaux avaient été créés pour relayer en province l'action de l'UMFIA nationale. L'idée de se constituer en filiale, sur une base géographique plus petite correspondant à une région universitaire, surgit lors des Journées médicales organisées à Montpellier en janvier 1927. La revue rappelle en mars 1927 les conditions dans lesquelles « ont été jetées alors les bases d'une filiale nouvelle à Marseille (...) qui grouperait toute la Provence »⁹. On apprend ainsi : « Qu'au cours des Journées médicales de Montpellier, nos collègues de Marseille vinrent à nous avec une courtoisie charmante. Ce furent MM Olmer, Roger, Beltrami, etc.¹⁰ »

D'emblée est souligné le rôle favorable joué par ce type de rencontres qui « moins solennelles que les congrès permettent la causerie, l'échange amical d'idées, de projets, nouent ou resserrent des relations ». En même temps, on peut appréhender les mécanismes qui sont à l'œuvre dans l'adhésion : c'est en effet au cours d'un « déjeuner intime » au domicile parisien du président Dartigues où il exposait « le plan général des Journées médicales de Marseille » que le Professeur Roger donna à l'UMFIA « toute latitude pour y organiser comme nous l'avions fait à Toulouse et à Montpellier une assemblée plénière de l'UMFIA »¹¹. C'est par le biais des journées médicales de Marseille que l'UMFIA prend donc plus fermement pied en terre provençale, en y organisant notamment son assemblée générale. Présidée par le professeur Audibert, à la tête de la section de Provence qui est alors constituée, cette assemblée est l'occasion d'esquisser les lignes « du programme que désire poursuivre la section », en envisageant notamment « une liaison prochaine avec les médecins italiens pour faire rentrer dans l'UMFIA l'Italie, qui n'a pu encore à ce jour être sollicitée officiellement »¹². Ce programme

8. « La vie de l'UMFIA, Séance du conseil d'administration du 17 novembre 1928 », dans *UMFIA, revue officielle de L'Union médicale franco-ibéro-américaine*, n° 32, décembre 1928, p 709.

9. « Filiale nouvelle : Marseille », dans *UMFIA, revue officielle de L'Union médicale franco-ibéro-américaine*, n° 15, mars 1927, p 175.

10. « Projets nouveaux. Participation officielle aux prochaines Journées médicales de Marseille », dans *UMFIA, revue officielle de L'Union médicale franco-ibéro-américaine*, n° 15, mars 1927, p 175.

11. « Projets nouveaux. Participation officielle aux prochaines Journées médicales de Marseille », op cit, p 175.

12. « La vie de l'UMFIA. L'UMFIA aux journées médicales de Marseille (1927) », dans *UMFIA, revue officielle de L'Union médicale franco-ibéro-américaine*, n° 19, juillet 1927, p 455.

ambitieux qui témoigne du rôle actif qu'entend jouer dès le début la filiale provençale a malheureusement laissé peu de traces dans les archives. De façon générale, de 1927 jusqu'en 1940 lorsque la revue cesse de paraître, la section de Provence reste en fait étonnamment discrète sur ses activités.

Elle regroupe pourtant des membres illustres. La liste des umfistes provençaux est en effet édifiante : composée essentiellement de Marseillais, la filiale recrute surtout parmi les internes des hôpitaux, au nombre de 54 en 1927¹³. Le comité de la section est dominé par des notabilités locales exerçant à l'École de médecine et liées à la revue *Marseille médical*. En 1927, le comité de la section de Provence se compose ainsi comme suit : Victor Audibert, professeur à l'École de médecine en est le président ; les Dr Violle et Roger, professeurs à l'École de médecine et le Dr Maurice Jourdan, résidant 67 rue Breteuil, en sont les vice-présidents ; les fonctions de secrétaire général sont occupées par Bernard Mothe, celles de secrétaire-adjoint par Beltrami, professeur à l'École de médecine et délégué de langue espagnole ; le trésorier est le professeur Roux-Lacroix qui exerce à l'École de médecine, le trésorier-adjoint, le professeur Bouyala, attaché lui aussi à l'École de médecine. Parmi les simples membres, trois exercent à l'École de médecine (Henri Reynès, Edmond Aubaret, Maurice Brémond) et deux sont mentionnés comme exerçant à Marseille¹⁴. En 1928, deux autres personnalités se sont adjointes au comité, attachées elles aussi à l'École de médecine, le professeur Olmer et le Dr Sauvan. Les membres de la section de Provence appartiennent donc plutôt à l'élite médicale locale.

La composition du Comité d'honneur de l'*Union médicale latine* révèle les mêmes noms. Ce comité d'honneur regroupe des sommités exerçant dans la capitale ou en province, qui sont membres de l'association ou qui lui apportent leur soutien. En janvier 1927, les Marseillais sont constitués des professeurs Aubaret, Audibert, Brémond, Olmer, Reynès, Roger et Violle ; s'y ajoutent ensuite successivement en février 1927 le professeur Beltrami, en juin 1927 le professeur Roux-Lacroix, en novembre 1927 le professeur Margarot, à l'automne 1928 le professeur Heckenroth, en janvier 1930 le professeur Riss, en décembre 1932 le professeur Cornil, en avril 1933 le professeur Fiolle, le professeur Romieu durant l'été 1935, le doyen Imbert en novembre 1935¹⁵.

Pourtant ces grands noms de la médecine marseillaise se font peu entendre dans les pages de la revue de l'UMFIA. Tout au plus apprend-on en 1930 que le professeur de clinique médicale à l'ancienne École de médecine devenue entre-temps faculté, Victor Audibert a adressé une lettre au conseil

13. Liste des membres de l'UMFIA, dans *UMFIA, revue officielle de L'Union médicale franco-ibéro-américaine*, n° 20, septembre 1927, p 538.

14. Supplément à l'annuaire des membres de l'UMFIA (1926-1927)

15. « Comité d'honneur de l'UMFIA ou Union Médicale Latine », dans *UMFIA, revue officielle de L'Union médicale franco-ibéro-américaine*, n° 95, mars 1935, p II.

d'administration de l'UMFIA au sujet de la création de sections autonomes. Autrefois agitée par le groupe de Toulouse, cette proposition est une fois de plus rejetée compte tenu « des désavantages qu'il y aurait à disséminer nos efforts¹⁶ ». Et le débat de s'engager. Selon le D^r Dartigues, « le bureau de Paris centralisant tous les renseignements permet à chacun des confrères français ou étrangers qui le désire une orientation sur telle ou telle Faculté ou tel ou tel laboratoire. Quant aux cotisations, si elles sont centralisées à Paris, c'est qu'il est nécessaire d'avoir un fonds pour la réception des missions étrangères qui visitent la capitale. En ce qui concerne les réceptions des Facultés de province, le secrétaire général rappelle qu'à Bordeaux, Toulouse, Montpellier, Marseille, au cours des différentes journées médicales, il a été organisé des réceptions où le bureau central a apporté une large contribution ». Certains toutefois accueillent favorablement l'initiative du professeur Audibert. Ainsi du Dr Noir à qui « il paraît nécessaire d'intensifier la vie des centres provinciaux, qui pourraient conserver une partie de leurs cotisations afin d'avoir leur vie propre ». Mais son point de vue reste minoritaire. Les groupements provinciaux n'ayant pas de fonds suffisants pour assurer leur fonctionnement, la demande de la filiale marseillaise apparaît en fait sans fondement.

Faut-il interpréter cette requête comme une volonté de s'affranchir de la tutelle parisienne ? Autrement dit, la section de Provence aurait-elle supporté de mauvais gré le poids de la centralisation au sein de l'UMFIA ? Nous disposons de trop peu d'éléments pour conclure et faire des Provençaux umfistes un noyau de résistance. Par ailleurs, comme le débat que nous avons rapporté l'indique, la filiale marseillaise n'est pas la seule à avoir soulevé le problème. La polémique révèle surtout l'un des dysfonctionnements internes de l'association qui essaime volontiers son idéal, mais garde jalousement le pouvoir. S'appuyant sur une nébuleuse de groupements, tant en France qu'à l'étranger, l'UMFIA demeure en effet une structure très centralisée : les assemblées générales de l'association tout comme le conseil d'administration qui la gère siègent dans la capitale. Dans ces conditions, il n'est donc pas étonnant que les filiales provinciales soient peu présentes dans la vie de l'UMFIA. Il convient toutefois de ne pas faire de la discrétion dont fait preuve la section de Provence une norme. Une étude comparative démontre en effet que d'autres filiales ont pu développer une activité beaucoup plus intense. Ainsi de Toulouse et de Montpellier.

La filiale de Toulouse est la première à s'être constituée, en juillet 1922, sous le patronage du D^r Louis Daléas. Sa situation géographique, économique et son passé désignaient Toulouse pour être à la tête du rapprochement de la France et de l'Espagne, comme l'écrit Dartigues¹⁷. Outre l'intérêt qu'ils manifestent pour leur voisin ibérique, les umfistes toulousains

16. « La vie de l'UMFIA. Conseil d'administration du 5 avril 1930 », dans *UMFIA, revue officielle de L'Union médicale franco-ibéro-américaine*, n° 49, juillet-août 1930, p 635.

17. *Livre d'or et annuaire de l'UMFIA*, op cit, p 105.

sont en outre d'autant plus actifs au sein de l'union latine qu'ils sont présents dans la capitale, par l'intermédiaire notamment de l'*Association toulousaine de Paris*. La filiale de Montpellier, quant à elle, est signalée dès l'année 1923. Elle déploie tout au long de la période une activité importante, en entretenant notamment des liens étroits avec l'Espagne ; dès 1922, les professeurs Forgue et Rimbaud y effectuent une mission ; en 1926, lors des journées médicales de Montpellier la participation de médecins espagnols est soulignée ; les Montpelliérains viennent nombreux en 1927 aux journées de Madrid ; ce cycle d'échanges se clôt par le voyage médical de Montpellier à Barcelone, du 15 au 18 mars 1928¹⁸ qui est l'occasion de rappeler « l'étroite confraternité latine des deux villes, les traditions vivaces d'une commune civilisation et d'une amitié ancienne ». En 1931 encore, la revue de l'UMFIA rend compte de la remise du grade de doctor *honoris causa* par l'université de Barcelone aux professeurs montpelliérains Hedon et Forgue¹⁹. En 1935 enfin, la rédaction mentionne la présence d'une délégation de professeurs de faculté et de médecins venus de Montpellier assister au VIII^e Congrès des médecins de langue catalane, organisé du 26 juin au 1^{er} juillet 1934 à Barcelone²⁰. À l'aune de l'activité des autres filiales umfistes, la section de Provence apparaît donc moins présente, notamment sur le terrain. En tentant d'expliquer cette plus grande réserve, nous essaierons d'éclairer le sens de l'engagement de ces médecins marseillais au sein de l'UMFIA.

LE SENS DE L'ENGAGEMENT

Au niveau du discours, l'adhésion de la section de Provence aux valeurs et aux principes défendus par l'UMFIA semble en fait réelle. Le croisement des sources, de la revue de l'UMFIA d'un côté, du *Marseille médical* de l'autre, permet de vérifier que les attentes des médecins marseillais recourent bien celles de l'*Union médicale latine*. Premier thème qui peut ainsi être mis en évidence : la nécessité de multiplier les échanges scientifiques. Ce combat que l'UMFIA a fait sien trouve un écho dans un article paru dans *Marseille médical* le 25 janvier 1927. L'auteur y commente le récit fait par un médecin espagnol de son passage dans la cité phocéenne. Déplorant que ce confrère n'ait eu l'occasion de visiter qu'un seul hôpital – l'Hôtel-Dieu –, il poursuit

18. Gaston GIRAUD, « Le voyage médical de Montpellier à Barcelone 15-18 mars 1928 », dans *UMFIA, revue officielle de L'Union médicale franco-ibéro-américaine*, n° 27, mai 1928, p 333.

19. « En UMFIA », dans *UMFIA, revue officielle de L'Union médicale franco-ibéro-américaine*, n° 62, décembre 1931, p 766.

20. « VIII^e Congrès des médecins de langue catalane », dans *UMFIA, revue officielle de L'Union médicale franco-ibéro-américaine*, n° 87, mai 1934, p 355.

Signalons que le même article signale la présence d'une délégation marseillaise à ce même congrès.

en ces termes : « Pourquoi ne constituerions-nous pas un groupement professionnel qui mettrait à la disposition des confrères étrangers des cicerones capables de les piloter et de les renseigner – avec exactitude – sur notre activité médicale ? Les médecins de toutes nations qui auraient vu ne rapporteraient pas toujours chez eux des impressions défavorables et peut-être qu'en passant par quelques capitales autres que Paris, la notion de l'existence, sur les bords du Lacydon, d'un foyer actif d'intellectualité médicale finirait par s'imposer aux plus aveugles »²¹.

Second thème qui fait pendant dans le *Marseille médical* aux préoccupations de l'UMFIA : la conscience d'appartenir en tant que méridionaux à la latinité. Commentant en 1928 les propos tenus par un responsable italien en faveur de la science latine, l'auteur reprend l'argumentaire à son profit et conclut : « Comme fils de la même civilisation méditerranéenne, nous sommes heureux de rendre ici hommage à nos confrères cisalpins »²². Ce tribut rendu par l'intellectualité médicale marseillaise à la science latine trouve un prolongement significatif dans le discours prononcé par le professeur Jean Fiolle, membre d'honneur de l'UMFIA, le 27 mai 1936 et paru dans *Les voix latines*, supplément de la revue umfiste, discours intitulé « L'ordre latin dans les sciences, la biologie et la médecine ».

Si les discours attestent un engagement sincère des élites médicales marseillaises en faveur de l'idée latine, le bilan de leur action n'en reste pas moins bien maigre. Cette faible implication est sans doute à mettre en relation avec la place qu'occupe la cité phocéenne dans l'espace à la fois international, national et régional.

Sur le plan international, contrairement à d'autres filiales, la section de Provence ne semble pas avoir entretenu de liens intenses avec les autres pays de l'Europe méditerranéenne. L'attraction qu'exercent sur nos élites médicales les rives de la Méditerranée se situe en fait ailleurs, dans ce monde colonial très proche qui a fondé en grande partie la prospérité de Marseille et orienté tout un pan de sa médecine vers la recherche et la thérapeutique des maladies tropicales.

Sur le plan national, la section de Provence comme d'autres filiales subit la loi de la centralisation parisienne de l'UMFIA, qui laisse bien peu de marge de manœuvre aux initiatives venues de province. Sur le plan régional enfin, à la fin des années 1920 et au début des années 1930, une partie de l'énergie que déploient les élites locales est absorbée par la création, puis la mise en place de la nouvelle Faculté de Médecine et de Pharmacie qui succède à la vieille École de médecine. Or cette modification, on le sait, fait naître des tensions, met Marseille en concurrence avec Montpellier, le corps

21. A. R., « Marseille vu au passage par un confrère espagnol », dans *UMFIA, revue officielle de L'Union médicale franco-ibéro-américaine*, n° 15, mars 1927, p. 164.

22. « Variétés », *Marseille médical*, », Bulletin para-médical, n° 15, février 1928, p. XV.

médical montpelliérain étant convaincu que leur propre université ne peut vivre « qu'à la condition d'empêcher sa voisine de se développer²³ ». Comme l'écrit ainsi l'un des collaborateurs du *Marseille médical*, A. Raybaud, en 1929 : « Depuis 35 ans que je participe à la vie médicale marseillaise, j'entends parler de l'hostilité de la Faculté de Montpellier vis-à-vis de nos légitimes aspirations à la transformation de notre École en faculté²⁴ ».

Une quelconque collaboration dans le cadre de l'UMFIA avec la capitale languedocienne est dans ces conditions difficilement envisageable...

L'ouverture de la faculté en 1930, en offrant à la médecine marseillaise une structure plus adaptée aux besoins de la modernité, permet en fait aux élites locales de se construire une nouvelle légitimité. C'est à cette tâche essentielle qu'elles se consacrent, au moment même où sans doute l'UMFIA de son côté devient moins attractive.

Durant la seconde moitié des années 30, la formule élaborée par l'UMFIA commence en effet à s'essouffler. Cette formule, le pacifisme par la latinité médicale et scientifique, a en effet de plus en plus de mal à s'imposer dans une Europe qui se déchire, comme l'exemple espagnol en témoigne, et où la guerre dicte sa conduite aux chefs d'Etat, comme en Italie avec la guerre d'Éthiopie (1935-1936). L'association est ainsi en perte de vitesse, si l'on en croit son trésorier dans le bilan financier qu'il dresse pour l'année 1937 : « Nous sommes en déficit de près de deux mille francs sur 1936, au point de vue du recouvrement des cotisations, par suite de la démission d'un certain nombre de membres et des difficultés de recouvrement des cotisations arriérées ».

Et de poursuivre en ces termes : « Les membres étrangers ne viennent plus comme autrefois ; nous devons donc compter sur un recrutement national ou européen²⁵ ». Le fait que l'âge d'or de l'UMFIA semble alors derrière elle n'incite donc sans doute pas les filiales locales à faire montre d'une activité intense.

Conclure de cette analyse que l'engagement des élites marseillaises dans les rangs de l'UMFIA se limite à une simple adhésion de principe aux valeurs qu'elle incarne serait toutefois un peu réducteur. Être membre de l'association compte en effet aussi, au sens où cela confère une visibilité au corps médical marseillais, tant en France qu'à l'étranger. La revue de l'UMFIA rend ainsi à plusieurs reprises hommage à la médecine marseillaise à travers ses pages. Dartigues en personne consacre un article en 1933 à la leçon d'ouverture de clinique chirurgicale du professeur Jean Fiolle. Cette conférence, prononcée en décembre 1932 et éditée sous la forme d'un tiré à part

23. « Chronique. Stérile jalousie », *Marseille médical*, Bulletin para-médical, n° du 25 novembre 1929, p LIII.

24. A. RAYBAUD, « Chronique. Montpellier contre Marseille », *Marseille médical*, Bulletin para-médical, n° du 5 mars 1929, p XIII.

25. « La vie de l'UMFIA. Assemblée générale du 19 février 1938 », dans *UMFIA, revue officielle de L'Union médicale franco-ibéro-américaine*, n° 126, 7 août 1938, p 213.

que le professeur Fiolle a envoyé à Dartigues (qu'il ne connaît pas personnellement par ailleurs), suscite le commentaire suivant : « J'ai assisté à de nombreuses leçons inaugurales, lu beaucoup de leçons d'ouverture professorales ; je dois avouer qu'entre tant de si magnifiques, celle de Fiolle m'a paru avoir une originalité profonde. Elle est écrite en un style d'une élégance extraordinaire ; il y a là quelques lignes où se trouve condensée toute la vision de Marseille, des portraits vraiment étonnants de justesse, de vérité et d'évocation vivante (...). Il y a dans cette leçon une profondeur de pensée peu commune en particulier à propos du rôle de la chirurgie, de l'égoïsme collectif, de la charité individuelle. Ceux qui liront cette leçon d'ouverture seront (...) élevés et ne perdront certainement pas leur temps, car de telles lectures vous agrandissent²⁶ ».

Un an plus tard, Fiolle est de nouveau à l'honneur sous la plume de Dartigues. À propos d'une conférence portant sur la responsabilité médicale que le médecin marseillais a prononcée le 20 avril 1934 au Collège de France, Dartigues écrit : « Bien des hommes éminents ont parlé de la responsabilité chirurgicale (...), mais je dois dire qu'en écoutant le professeur Fiolle, j'ai entendu ce que l'on peut appeler un « son nouveau » ce qui n'est point étonnant puisqu'il est venu du littoral de la mer des Sirènes, de Marseille, où il y a des hommes qui sont des savants admirables, analogues à ceux des grands méditerranéens de l'antiquité, et qui sont en même temps des écrivains splendides. Nous espérons bien entendre à nouveau le professeur Fiolle, venu de la capitale sudiste : Marseille, dans notre capitale nordiste : Paris²⁷ ».

Parfois l'information est plus lapidaire, mais non moins importante, au sens où elle démontre le souci de s'associer aux actes qui célèbrent la carrière universitaire des confrères de province. Ainsi en 1937, l'UMFIA fait-elle savoir à ses lecteurs que les étudiants du professeur Léon Imbert, doyen de la faculté de médecine de Marseille, ont décidé de lui offrir une médaille pour ses 33 ans d'enseignement clinique²⁸. Le croisement des sources fait apparaître de la même façon que *Marseille médical* informe régulièrement ses lecteurs de l'activité de l'UMFIA. Ces informations concernent tout autant les prix Bandelac de Pariente et Dartigues créés pour récompenser des travaux d'étudiants, que des comptes rendus très succincts d'assemblées générales, ou l'organisation de voyages d'études à l'étranger, ou bien encore l'annonce des conférences données dans le cadre des *Voix latines*. On touche en fait par ces exemples à l'une des fonctions essentielles de ces publications

23. Louis DARTIGUES, « L'UMFIA à l'honneur. Leçon d'ouverture de clinique chirurgicale du professeur Jean Fiolle, de Marseille », dans *UMFIA, revue officielle de L'Union médicale franco-ibéro-américaine*, n° 78, juin 1933, p. 387-388.

27. Louis DARTIGUES, « Informations. Une conférence du professeur Fiolle de Marseille » dans *UMFIA, revue officielle de L'Union médicale franco-ibéro-américaine*, n° 88, juin 1934, p. 481-482.

28. « La vie de l'Umfia », dans *UMFIA, revue officielle de L'Union médicale franco-ibéro-américaine*, n° 120, septembre-octobre 1937, p. 288.

qui servent aussi et avant tout de faire-valoir aux membres qui les animent et les soutiennent. Et c'est sans doute là l'un des intérêts majeurs que recèle l'étude de l'UMFIA et de ses filiales : plus encore que son discours sur l'union et la concorde devant régner au sein de la latinité médicale, c'est ce qu'elle nous apprend sur le fonctionnement des réseaux constitués par les élites qui fait d'elle une source précieuse.

L'histoire de la section de Provence permet d'appréhender la vision que se font les élites médicales marseillaises de la latinité. Adhérer à l'UMFIA, c'est en effet participer d'une certaine représentation du monde latin et méditerranéen, donné comme une communauté cohérente dont l'identité commune s'est forgée dans le passé. Comme toute reconstruction, cette vision n'échappe donc pas à un certain idéalisme qui postule une unité entre peuples latins largement démentie par l'évolution des alliances dans l'Europe des années 30, sur le modèle de la constitution de l'Axe Rome-Berlin.

Au-delà des représentations qu'elle véhicule, l'adhésion des élites locales à l'UMFIA indique aussi l'intérêt que ces dernières manifestent à l'égard du monde méditerranéen. En ce sens, les médecins marseillais ne pouvaient que répondre favorablement à l'initiative des fondateurs de *l'Union médicale latine*, dont le programme recoupe leurs propres préoccupations. Ces médecins toutefois apparaissent davantage polarisés par le monde colonial français que par l'étranger ; les filiales toulousaine et montpelliéraine semblent ainsi s'être davantage inscrites dans la logique umfiste que la section de Provence. Peut-être est-ce parce que les élites parisiennes avaient moins à apprendre aux Marseillais en matière de latinité, même médicale. Le profil de la participation de la section de Provence à l'UMFIA semble ainsi davantage relever d'une sorte de modèle auto-centré sur la spécificité marseillaise : tout en collaborant avec l'association, on préserve sa singularité. Cette singularité qui relève des rapports privilégiés que la médecine marseillaise entretient avec les pathologies du milieu méditerranéen, explique ainsi que Marseille ait accueilli le Ier Congrès international d'Hygiène méditerranéenne en 1932.

Pour autant, l'action de la section de Provence au sein de l'UMFIA ne peut être inscrite au chapitre des relations conflictuelles entre Marseille et Paris. Si les sources laissent parfois apparaître des tensions, il n'y a pourtant pas de contentieux majeur. Au contraire, il semble y avoir une sorte de complémentarité bien comprise entre l'association et le groupe des Provençaux, la première offrant aux seconds grâce à la revue de l'UMFIA une vitrine où afficher leur dynamisme.